



Corbu et La Chaux-de-Fonds

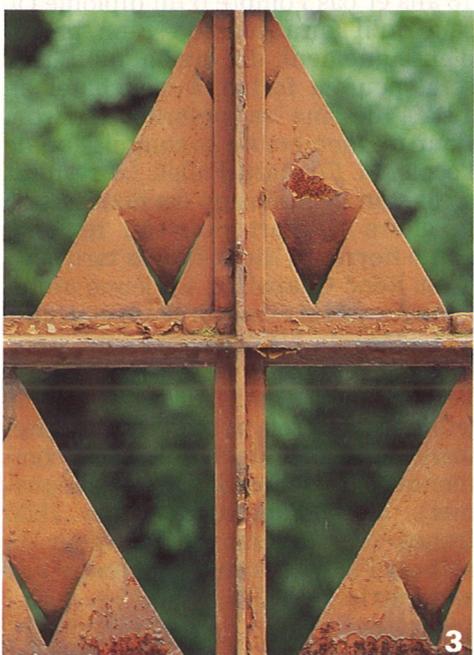
21.6.87

LE MARIAGE IMPOSSIBLE

Tandis que le monde entier célèbre cette année Le Corbusier, architecte français d'origine suisse, à La Chaux-de-Fonds, où il est né il y a juste cent ans, on se souvient sans rancune d'un certain Charles Edouard Jeanneret, ce jeune homme supérieurement doué, idéaliste et un peu mégalo qui voulait voir «haut et en avant».

La jeunesse de Jeanneret, c'est un peu l'histoire de Gulliver chez les Lilliputiens. Avec des rêves trop grands pour un coin de pays dont le génie alors s'exprime plutôt en miniatures au fond des boîtes de montre. Malgré l'altitude et la Vue-des-Alpes, l'air lui a manqué pour nourrir son ambition. Pourtant, en dépit de ses goûts latins qu'il ne cessera de clamer, il fut et resta profondément Jurassien; cet amour et ce respect de la nature, qui lui fera construire en hauteur, sur pilotis, pour toucher le moins possible à la terre; cet esprit d'entreprise qui est celui qui anima les grands industriels de la montre; ce caractère impulsif qui n'hésite pas à dire son fait, orgueilleux, obstiné, colérique (un «rogneux», dit-on là-haut), mais aussi fidèle et généreux; et aussi le goût du travail, de la vie simple et l'amour des petites gens dont il cherchera toujours, à tra-

vers son architecture, à faire le bonheur, même malgré eux. Comme il avait essayé en vain, pendant plus de dix ans, d'entraîner ses anciens condisciples dans l'aventure de la modernité. Dix ans durant lesquels fidèlement, après chaque voyage, il s'était efforcé de partager avec eux les fruits de ses découvertes. Jusqu'à ce jour d'automne 1917 où, déçu et ulcéré, il tourna définitivement le dos à sa ville natale. A La Chaux-de-Fonds, Charles Edouard Jeanneret a laissé six maisons, où les non-initiés auraient beaucoup de peine à reconnaître la marque de Le Corbusier. Les œuvres de jeunesse du père de l'architecture moderne sont avant tout des témoins d'une époque marquée par les derniers flamboiements de l'art nouveau. Il les reniera toutes, les villas Fallet (1906), Jacquemet et Stotzer (1908), Jeanne-



1, 2. La villa Louis-Fallet, au No 1 du chemin de Pouillerel, la première maison dessinée par Ch. E. Jeanneret alors qu'il n'a que 18 ans et réalisée sous la direction de l'architecte René Chapallaz.

3, 4, 5. Détails et intérieur de la maison Fallet. La décoration, qui fait corps avec l'architecture, décline à l'infini les formes stylisées tirées de la nature jurassienne: la pive, le sapin. Réalisée par l'atelier d'art réunissant les meilleurs élèves de L'Eplattenier, elle apparaît comme une sorte de manifeste collectif du style régionaliste prôné par le «maître».

en 1912) ainsi que la maison Favre-Jacot, construite au Locle la même année. Seule trouvera grâce à ses yeux la villa Schwob, aujourd'hui propriété de l'entreprise Ebel.

LA FIN D'UN ÂGE D'OR

«Je veux voir haut et en avant. (...) La réalité sera un jour cruelle: car la lutte contre ceux que j'aime s'approche et eux devront venir en avant, sinon nous ne pourrons plus nous aimer.» Ces lignes extraites d'une longue lettre adressée de Paris, le 22 novembre 1908, par Charles Edouard Jeanneret à Charles L'Eplattenier, contiennent déjà le germe de la rupture avec le pays natal. Charles Edouard Jeanneret vient d'avoir 21 ans. Il est à Paris depuis huit mois. Il a fait le tour de son époque. A tout absorbé, digéré, dépassé. C'est aussi le début de la fin du rêve caressé par une poignée de jeunes idéalistes groupés autour du «maître» L'Eplattenier de contribuer au bonheur de la société en faisant entrer l'art dans la vie quotidienne, à travers un style qui serait à la fois universel et régionaliste, fondé sur les beautés décoratives de la nature jurassienne. Ce que Le Corbusier appellera plus



tard, avec un peu de mépris, le «folklore sapin».

A la fin du XIX^e siècle, plusieurs villes suisses avaient vu se créer, à l'initiative d'éléments progressistes et cultivés de la nouvelle bourgeoisie industrielle, des sortes d'instituts professionnels pour l'artisanat d'art, destinés à fournir à l'industrie en plein essor des volées d'artisans de haut niveau. A La Chaux-de-Fonds, qui possédait depuis 1870 une école d'art fondée par la Société des patrons graveurs, s'était développé dans le sillage de la prospérité économique (au tournant du siècle, la petite cité neuchâteloise était devenue une sorte de cheflieu mondial du commerce de l'horlogerie) un mouvement artistique qui, sous l'impulsion de l'artiste peintre et décorateur Charles L'Eplattenier, en



avait fait un véritable centre de l'art nouveau.

Lorsque Charles Edouard Jeanneret voit le jour, le 6 octobre 1887, au 38, rue de la Serre, son père et son grand-père possèdent précisément une petite fabrique de gravure pour cadrans de montre. La mère, Charlotte Jeanneret-Perret, sensible et cultivée, enseigne le piano à la bonne société locale. Le jeune Charles Edouard montre tôt du goût pour le dessin, mais il y a déjà un artiste dans la famille: Albert, le frère aîné, jeune prodige du violon, polarise l'attention des parents. Pendant ce temps-là, le cadet, «maître dans la rue, au quartier, avec les copains, fait son petit chemin seul». A 13 ans il entre à l'Ecole d'art, section gravure industrielle.

Tandis que se manifestent les premiers signes de crise de l'emploi dans l'horlogerie, Charles L'Eplattenier, qui règne alors sur l'Ecole d'art, imagine d'élargir la formation réservée jusqu'alors aux artisans de la boîte de montre à d'autres secteurs, notamment à la construction. En 1904, il fonde le Cours Supérieur, où les élèves les plus doués pourront devenir des artistes, architectes, peintres, sculpteurs, des chefs d'atelier, des directeurs de travaux ou des dessinateurs. Jeanneret fait partie de la première volée.

TU SERAS ARCHITECTE

L'Eplattenier, qui est doté d'un véritable charisme, transmet à ses élèves son amour de l'art et de la nature et aussi sa certitude que l'artiste a non seulement la possibilité mais le devoir de travailler à l'amélioration de la société. Et parmi ses élèves-disciples, il distribue les rôles: Léon Perrin sera sculpteur, Georges Aubert peintre; quant à Jeanneret, qui rêve de peinture, il sera architecte! «La tuile», pense le gamin, qui n'aime pas du tout les maisons que l'on construit alors. Quant à L'Eplattenier, il a une vision très pragmatique de l'architecture qui,

selon lui, doit être le fruit de créations collectives où se mêlent toutes les activités propres à faire entrer l'art dans la vie et dans la cité.

C'est ainsi que Jeanneret, à peine 18 ans et pas l'ombre d'un diplôme (le seul qu'il aura jamais est un brevet d'enseignement du dessin qu'il passera, pour la forme, à Neuchâtel en 1912), dessine sa première maison. Pour un membre de la commission de l'école, M. Edouard Fallet. Le résultat n'est rien de moins qu'un manifeste à la gloire de l'art nouveau régional («une horreur», dira-t-il plus tard). C'est René Chapallaz, un jeune architecte formé lui aussi sur le tas et acquis aux idées de L'Eplattenier, qui signe les plans et supervise la construction. Le succès est total. Au point que le jeune Jeanneret se voit immédiatement nanti de deux nouvelles commandes (les villas Stotzer et Jacquemet). Mais d'abord, avec les 1500 francs d'honoraires perçus pour la maison Fallet, il s'en va rejoindre son ami Perrin en Italie.

L'OUVERTURE SUR LE MONDE

Les jeunes gens visitent Florence, Sienna, Venise. Jeanneret est totalement séduit par Pise et surtout par une certaine chartreuse du XV^e siècle, à Galluzzo, où il découvre «une interprétation joyeuse de l'habitation qui ne doit rien à la décoration et tout à l'architecture» et une organisation de l'espace qui permet une vie individuelle protégée alliée à la vie communautaire, qui restera l'une des bases de ses conceptions architecturales. Mais l'Italie n'était qu'un détour. Le but du voyage, c'est Vienne, qui fait alors figure de capitale du mouvement moderne et de pôle d'attraction pour quiconque s'intéresse aux arts décoratifs. Jeanneret espère y faire un stage auprès de Joseph Hoffmann, chef de file des Wiener Werkstätte, où ouvriers d'art et artisans s'efforcent de réaliser la synthèse de l'architecture et de l'art décoratif. Mais après



l'éblouissement de l'Italie, Vienne et son Jugendstil décadent le déçoivent et portent le coup de mort à sa conception purement plastique de l'architecture. «*Mes goûts sont latins, je vais à Paris*», écrit-il à Chapallaz en livrant les plans des villas Stotzer et Jacquemet élaborés dans la solitude de sa petite chambre viennoise.

À Paris, nouvelle déception. La solitude encore. Il passe ses journées dans les bibliothèques et les musées, s'astreignant quotidiennement à des séances de dessin «d'après l'antique», épouvanté de constater son «incapacité à tenir un crayon». Il se rend compte que non seulement ses maîtres chaux-de-fonniers ne lui ont rien appris, mais qu'ils font fausse route: l'art décoratif, il en est chaque jour plus convaincu, appartient au passé. *Voir haut et en avant!* Et l'avenir, c'est la force de la matière, le béton armé dont les frères Perret viennent de découvrir le principe.

Ses dessins d'Italie sous le bras, Jeanneret va voir Auguste Perret, qui l'engage dans son agence. Il y travaillera comme un forcené, étudie le calcul, la mécanique, la statique, et s'initie aux

trucs du métier dans l'euphorie et la jubilation. Lorsqu'il rentre à La Chaux-de-Fonds, à fin 1909, il est bien décidé à entraîner ses amis «en avant». Avec Perrin et Aubert, il fonde les Ateliers d'art réunis, où seront réalisés toutes sortes de travaux décoratifs – mosaïques, vitraux, sculptures, peintures, meubles, bijoux. Les ateliers sont provisoirement installés dans les locaux de l'ancien hôpital, en attendant la réalisation d'un vaste projet inspiré de l'architecture de la chartreuse d'Ema. Qui ne verra jamais le jour.

CHOISIR SON CAMP

Envoyé en Allemagne l'année suivante pour y effectuer, pour le compte de l'École d'art, une étude sur le mouvement décoratif, il y rencontrera les protagonistes du Bauhaus, Gropius, Mies van der Rohe, fera un stage chez Behrens à Berlin et prendra conscience de la puissance de l'industrie moderne. Quant à la comparaison entre les arts appliqués tels qu'ils sont enseignés en Allemagne et au Cours Supérieur de L'Eplattenier, elle est

accablante et fait ressortir l'inactualité de la croisade que continuent de mener ses amis pour un artisanat régionaliste. Dans son rapport, il évoquera la «*recherche d'un idéal qui serait la synthèse des forces dynamiques de l'industrie allemande et de la culture artistique française*».

C'est à peu près à cette époque que Jeanneret fait la connaissance du critique d'art William Ritter, homme de grande culture, dans lequel il trouvera une sorte de second «maître» – et avec lequel il échangera, entre 1910 et 1930,



une correspondance suivie de... 239 lettres! Ritter est sans doute à l'origine de ce qui sera pour Jeanneret un voyage initiatique: le voyage d'Orient. Après l'Italie et les Balkans, le Chaux-de-Fonnier visite la Grèce et la Turquie. Nouvelle révélation. Il est subjugué par le caractère grandiose des mosquées, par la cohérence entre la nature et la géométrie dans l'architecture musulmane (c'est autre chose que le «folklore sapin!»), par cette géométrie élémentaire et parfaitement harmonieuse des maisons du Bosphore, dont il ramène des centaines de dessins et de photographies. Et qui, comme les cellules des moines de la chartreuse d'Ema, lui serviront de référence pour toute son œuvre future.

1, 2. Connue sous le nom de «*Maison Blanche*», la villa Jeanneret père, que Charles Edouard dessina pour ses parents en 1912, marque la rupture avec le style régional. La cheminée illustre magnifiquement la recherche de simplification des formes.

3. La villa Stotzer, dont Jeanneret dessina les plans durant son séjour à Vienne en 1907.

4. Trois sièges de Corbu conçus en 1916. Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds.



La villa Schwob, dite «villa turque» au 167, de la rue du Doubs qui demeure l'une des œuvres majeures de Le Corbusier.

Il rentrera néanmoins à La Chaux-de-Fonds. En septembre 1912, d'Athènes, il écrit à Ritter: «Je me surprends souvent même hérétique; le pape, lâbas, en aurait des craintes. Mais voulez-vous que je le laisse tout seul, ce pape, mon ami le plus dévoué? Après tout ce qu'il a fait, il faut que j'aïlle quoique ma foi soit tombée. Car je sais l'impossibilité d'une réussite.» Le pape, bien sûr, c'est L'Eplattenier. A son retour, Jeanneret est nommé professeur à la Nouvelle Section – sorte de prolongement élitair du Cours Supérieur – que vient de créer L'Eplattenier. Mais le fossé s'élargit avec ses anciens condisciples, dont il supporte mal la naïveté, la suffisance, le provincialisme.

DÉCORATEUR DE LA BOURGEOISIE

En 1912, Charles Edouard Jeanneret ouvre son propre bureau d'architecture à La Chaux-de-Fonds. Il dessine les plans d'une maison pour ses parents et une autre, au Locle, pour Georges Favre-Jacot, le propriétaire des montres Zénith. Il n'est plus seule-

ment architecte, mais devient le décorateur attiré des grands industriels juifs de La Chaux-de-Fonds.

En rupture totale avec la mode du moment, il fait démolir les plafonds ornementés, élimine les dorures, dépouille et épure les intérieurs. Il s'occupe de tout, fait venir du mobilier de l'étranger ou le fait fabriquer selon ses dessins par des artisans locaux, choisit les lampes, les tapis, les bibelots. Ses goûts le portent vers le style Louis XVI et Directoire, «extrêmement sobre et sans aucune sculpture». Des formes que l'on retrouvera, stylisées à l'extrême, dans ses créations ultérieures.

Mais le climat autour de lui se détériore. La Chaux-de-Fonds vit une époque troublée, maîtrise difficilement le passage à une production industrielle. En 1914, la Nouvelle Section a été fermée pour de sombres raisons où se mêlent la politique et l'antagonisme des enseignants de l'Ancienne Section. La plupart des projets de Jeanneret – les maisons DOM INO en éléments préfabriqués notamment, et le projet d'une cité-jardin aux Crêtets – se heurtent à toutes sortes de tracasseries. En

1916, il se brouille avec Chapallaz à propos du Cinéma Scala, dont il a – pas très élégamment il est vrai – soufflé le mandat à son ancien associé.

LA RUPTURE

En 1916, lorsque Anatole Schwob, l'une des locomotives du développement industriel de La Chaux-de-Fonds, lui commande à son tour une maison – celle que l'on appellera la «villa turque» – Jeanneret voit l'occasion et d'appliquer ses nouvelles conceptions et de donner libre cours à ses goûts de grandeur: architecture de prestige, avec absides, toits-terrasses, serre, portique, et ces curieux murs aveugles destinés à isoler, côté rue, les maîtres des lieux du commun des mortels. Elle lui vaudra cependant un procès, pour dépassement de devis!

C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Décidément, sa ville natale n'est pas à la hauteur de ses ambitions. Il a besoin d'espace, d'une autre échelle. La France, lorsque la guerre sera finie, aura besoin de bâtisseurs. Il y voit un terrain plus propice à la réalisation de ses aspirations: la grande ville, les logements de masse, l'architecture industrielle.

Le 4 octobre 1917, il écrit à son ami Ritter: «Je pars. Et abreuvé d'amertume et impuissant devant les roueries (...), je pleure le pays. Je plaque les gens. Le cycle se referme.»

C'est en 1919 qu'apparaîtra pour la première fois le nom de Le Corbusier, signant un article sur l'architecture dans la revue «L'Esprit nouveau», fondée avec le peintre Amédée Ozenfant. Le Corbusier vient de Corbésier, le nom d'un grand-père du côté maternel. Souvent, par la suite, Le Corbusier utilisera en guise de signature le dessin d'un petit corbeau.

En 1930, Charles Edouard Jeanneret, devenu Le Corbusier, adoptera la nationalité française. Il ne reviendra dans sa ville natale qu'en 1957, à l'occasion d'une exposition organisée pour son septantième anniversaire. En retard pour le vernissage... ■

PAULE POTTERAT
Photos Françoise Rapin

Pendant tout l'été, de nombreuses manifestations, expositions, conférences, colloques sont organisés à La Chaux-de-Fonds et dans plusieurs villes suisses, ainsi que des visites guidées à la Chapelle de Notre-Dame-du-Haut à Ronchamp.

Un programme détaillé de ces manifestations peut être obtenu auprès de M^{me} Lucie Vergriete, déléguée aux Affaires culturelles, place de l'Hôtel-de-Ville 1, 2300 La Chaux-de-Fonds. Tél. (039) 21 11 15.

MAISON SCHWOB 1916



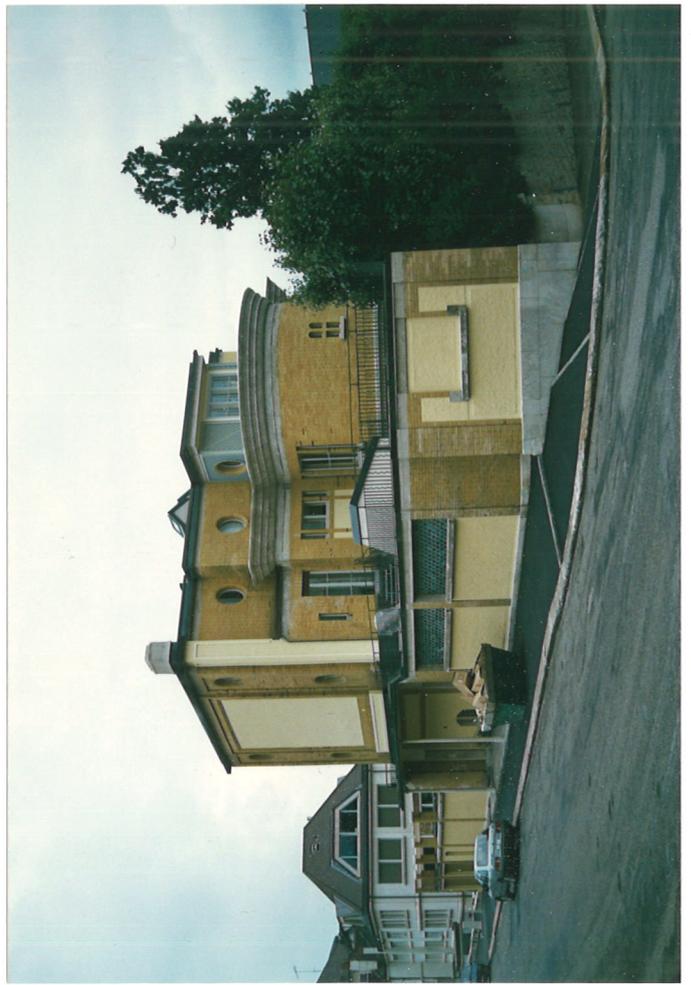
19

RUE DU DOUBS 167



LA CHAUX-DE-FONDS 27.9.87

18



17